

JEAN PAULHAN

Lettre à un jeune partisan

Suivi de *Paulhan le libérateur* par
JEAN-CLAUDE ZYLBERSTEIN



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2018

JE vois trop, mon cher ami, qu'il y a du vrai dans vos reproches. "Quelle est votre doctrine?" demandez-vous. Et je serais embarrassé de vous répondre.

On nous a parfois accusés d'être trop avancés, et parfois d'être retardataires. Parfois incroyants et parfois cléricaux. Parfois trop scientifiques et d'autres fois pas assez. Nous sommes dans l'étrange situation d'un homme à qui les uns reprocheraient d'être trop gros, les autres trop maigre.

Pour tout arranger, il nous est arrivé de répondre que nous défendions la meilleure littérature, et réactionnaire ou avancée, grasse ou maigre, peu importe – mais voilà qui était bien prétentieux. Que nous maintenions, hors des écoles, certaine franchise de l'expression, certaine autonomie littéraire – mais voilà qui reste un peu vague. Puis, il est évident que nous nous attachons à mille autres choses qu'aux Lettres. Ce serait peu : et qu'aux Lettres mêmes nous nous intéressons de biais, plutôt que de droit fil. Jamais il n'a été question, dans ces pages, de la moindre vérité littéraire, jamais

Images de couverture : Liubov Popova, *Vêtements de travail*
pour acteur n° 3, n° 5 et n° 7, 1921.

© Ayants droit de Jean Paulhan.

© Éditions Allia, Paris, 2000, 2018.

nous n'avons tenté de faire école. Jamais nous n'avons pris parti. N'étant ni surréalistes, ni néo-classiques, ni fantaisistes, ni réalistes, il peut sembler à la fin que nous ne sommes rien du tout. Puis, quel bienfait attendre, en ces matières, d'une orthodoxie, si proche de l'indifférence ou du vide – quelle révélation, quel salut?...

Ici, vous ajoutez quelques mots, que je lis mal. Avez-vous bien voulu dire que la revue risquait d'être trop adroite? C'est que vous songez peut-être à cette sorte de concours, où nous invitait naguère François Mauriac. Rassurez-vous en ce cas. Nous avons toujours été maladroits : il n'a pas fallu moins de vingt à quarante années et de quelques guerres, pour que Gide ou Saint-John Perse (entre autres) fussent, je ne dis pas reconnus, aperçus des Académies et des grands critiques, et l'orthodoxie dont je vous parlais a ce trait du moins : c'est qu'elle n'est pas évidente. Nous avons eu la patience qu'il fallait, nous l'aurons encore. S'il faut prendre part au concours Mauriac, nous jouons volontiers perdants.

“D'ailleurs, dites-vous encore, mon Parti n'admettait pas...” Voilà qui est plus clair. À ce propos...

I

LE MARIAGE, L'INCENDIE
ET AUTRES INCIDENTS

J'IMAGINE que vous vous êtes marié ce matin. Ce n'est pas un mariage de convenance. Vous épousez justement la femme que vous désiriez épouser. Elle vous paraît charmante : aussi charmante qu'on peut l'être. Bien. Dans l'après-midi vous l'emmenez au théâtre. Vous n'avez pas mal choisi la pièce : c'est du Shakespeare (pour ne vexer personne). Il n'y a qu'un malheur : c'est qu'au second acte le théâtre prend feu. La préfecture de Police a oublié de vérifier si les bois étaient ignifugés. Ils ne le sont pas : ils flambent comme de petites allumettes, ils sèment la déroute dans les spectateurs, qui s'enfuient en pagaille et commencent à s'aplatir les uns les autres. Heureusement, il se trouve un monsieur – qui n'a pas l'air particulièrement génial ni malin (ni même, entre nous, très bien habillé), vraiment le premier venu. Eh bien, il se trouve que ce premier venu a de la décision. Il commence par assommer le méchant spectateur

qui piétinait déjà sa voisine pour s'en aller plus vite. Il met les autres en rang, on se croirait à l'exercice. Enfin il organise, comme on dit, l'évacuation. Il n'y aura que deux ou trois dames carbonisées, nous nous en tirons à bon compte. En tout cas, la vôtre (de dame) n'en est pas.

Il me semble me rappeler, mon cher ami, que vous m'avez traité l'autre jour de vieux libéral. Et que diable voulez-vous que je sois ? Voilà qu'en cinq heures – si je me mets à la place du jeune marié – il m'a fallu successivement être démocrate, partisan de l'aristocratie et royaliste (ou fasciste, si vous aimez mieux – c'est ici tout un). Royaliste, s'il est des dangers où la seule ressource est d'obéir aveuglément à qui n'est pas le plus éloquent, ni le mieux habillé, ni sans doute le plus intelligent. Aristocrate, car enfin vous avez choisi, pour aller voir sa pièce, le meilleur (à votre sens) des auteurs dramatiques. Démocrate, puisque vous désirez, et même exigez au besoin, que votre femme ne soit pas choisie par vos vieux parents – même si vous avez pour eux l'affection qu'ils méritent – ni par votre médecin, fût-il le meilleur du quartier. Non, vous voulez la choisir vous-même. Vous ne lui demandez

pas d'avoir reçu un prix de beauté ni d'être capable d'écrire un recueil de poèmes. Non, vous la prenez pour une foule de raisons subtiles et personnelles, que vous seriez bien en peine de justifier, ou seulement d'expliquer. Et même que vous *tenez* à ne pas expliquer.

Qu'y faire ? Ainsi va la vie. Ainsi sommes-nous contents qu'elle aille. Le jour où l'évacuation du théâtre sera organisée par votes et par discussions, suivant les sages principes de la démocratie, il n'y aura pas quatre dames carbonisées, mais quatre cents. Le jour où votre femme vous sera imposée par le médecin de la famille, et où les seuls auteurs bien vus du gouvernement verront leurs pièces jouées, vous découvrirez à votre surprise l'agrément qu'il peut y avoir à vivre sans théâtre, et sans épouse.

Non, la vie n'est pas simplement – comme le voudraient les Politiques – un mariage. Ni un spectacle. Ni un incendie. Elle est tout cela, tour à tour. Et je ne suis pas fâché qu'il me faille être démocrate le matin, l'après-midi aristocrate et le soir royaliste. Ce qui peut, bien sûr, dans l'ensemble, s'appeler libéral. Mais mon libéralisme n'est pas fait de tiédeur, ni d'indifférence. Il est la simple liberté que

je prends d'être, suivant le cas, violemment royaliste, vivement aristocrate, démocrate avec ardeur.

J'ai peur d'avoir choisi des exemples un peu voyants. Oublions-les. Donc, vous vous habillez pour aller déjeuner chez un ami. Vous mettez votre cravate bleue, qui vous plaît décidément mieux que la verte. Votre bouton de col s'échappe, et vous vous précipitez à sa suite, pour l'attraper avant qu'il ait roulé sous l'armoire. Entre-temps, vous vous êtes mouché. Vous voilà passé en trois minutes par l'état aristocratique (la meilleure cravate), royaliste (énergique décision de jeter par terre tous vos bras et vos jambes à la poursuite du bouton), démocratique (vous ne faites pas du tout appel pour vous moucher à quelque spécialiste du mouchage, infirmière, assistante sociale ou autre). Les vieux philosophes disaient que l'homme est fait d'une tête, d'un cœur et d'un ventre. Ils ajoutaient, je crois – en tout cas ils auraient pu ajouter –, que la tête est royaliste, le cœur communiste et le ventre plutôt fasciste et totalitaire, avec ce qui s'ensuit.

Tout homme est un homme universel. Qui sait juger, mais qui est tout à fait capable de

réfléchir. Qui sait inventer, et qui sait aussi se plier aux inventions d'autrui. Capable de tendresse ou de violence; d'équité comme d'injustice; d'intérêt, mais de détachement. Ce serait peu: doué, par-dessus le marché, d'on ne sait quel esprit rétif, difficile, insaisissable. Ainsi tour à tour lion, tortue, hydre ou licorne. Universel à donner le vertige. Mais notre affaire à nous qui nous mêlons de politique (comme les lois nous en font le devoir), c'est tout de même d'accorder cette hydre et cette tortue, ce révolutionnaire et ce fasciste. Voilà qui n'est pas si aisé. Alors, bien entendu, les partis politiques me paraissent plutôt de l'ordre de la plaisanterie.

C'est une plaisanterie qui a son charme (comme la plupart des plaisanteries), mais qui devient tout de même excessive quand on exige de vous que vous fassiez choix d'un parti. Excessive et même tragique quand on vous punit pour avoir pris le parti qui n'était pas le bon, je veux dire celui qui n'a pas réussi. Alors que la sagesse consisterait sans doute, pour le citoyen soucieux de la bonne marche de la société, à prendre obstinément, afin de rétablir un équilibre à tout moment compromis, le parti qui n'est pas "le bon": démocrate dans